

Chants populaires : die Wacht am Rhein

Autor(en): **E.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 48

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

liberté en hommes. Les trente entendant cela, levèrent la main et prêtèrent au nom de Dieu et des saints ce même serment. Ils étaient d'accord sur la manière d'exécuter leur projet; pour le moment, chacun retourna dans sa cabane, se tut et soigna son bétail. »

Vient enfin le discours officiel terminé par le toast à la patrie. M. Jordan s'acquitte de cette tâche en termes vivement applaudis et respirant un ardent amour pour la mère-patrie.

Les braves redoublent, les chopes s'entrechoquent et font entendre un long cliquetis de fraternité. Tous les cœurs sont contents.

L'ouverture du second acte met le comble à la joie. C'est un échange amical et sans cérémonie de discours entre professeurs et étudiants, qui soulève de fréquentes acclamations; ce sont des chants patriotiques dont le refrain entraîne toute la salle; des conversations animées de la plus franche gaieté; des toasts à tout ce qu'il y a de bon et de généreux. C'est un essor charmant de productions diverses dont cette jeunesse est si féconde.

Puissent ceux qui ne la connaissent qu'imparfaitement, et qui ne voient dans l'étudiant que le compagnon inséparable de la chope de bière, de la pipe et des vains plaisirs, assister une fois à ces intéressantes réunions. Ils en reviendront, croyons-nous, avec une opinion bien modifiée. L. M.



L'appel que nous avons adressé à nos lecteurs, dans le but d'obtenir quelques renseignements sur l'origine des chants populaires, a été entendu. M. le pasteur R. a bien voulu nous envoyer l'intéressant article qui suit. Nous lui en sommes vivement reconnaissant.

Chants populaires.

Die Wacht am Rhein.

La *Wacht am Rhein*, ce chant patriotique et guerrier, devenu populaire, surtout depuis qu'en 1870 il a accompagné de ses mâles accents les armes victorieuses de l'Allemagne, a été composé en 1840, à Berthoud, près de Berne.

A cette époque, la petite ville de Berthoud possédait une fonderie de fer dirigée par un Allemand du nom de Max Schneckenburger, frère du célèbre théologien de ce nom. Souvent, le soir, les ouvriers de la fabrique, presque tous originaires de l'Allemagne, se réunissaient avec d'autres de leurs compatriotes, nombreux en Suisse. Autour de la table de l'Hôtel-de-Ville de Berthoud, on parlait des affaires de la patrie tout en prenant un verre de vin. Les circonstances où se trouvait l'Europe ne laissaient pas d'être assez alarmantes; on croyait à une déclaration de guerre, les esprits étaient fort exaltés de l'autre côté du Rhin; Becker écrivait son fameux: « Vous ne l'aurez pas, notre Rhin allemand. »

C'est sous l'empire de ces préoccupations que, devant les habitués de l'Hôtel-de-Ville de Berthoud, Max Schneckenburger lut un jour une pièce de vers qu'il venait de composer; nous en donnons ici une

traduction qui n'aspire à d'autre mérite que d'être aussi littérale que possible.

Un cri pareil au fracas du tonnerre a retenti; [flots :
Un cri semblable au cliquetis des armes, au mugissement des
Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand !
Qui donc sera le protecteur du fleuve ?
Demeure en paix, chère Patrie.
Inébranlable et fidèle, la garde veille, au bord du Rhin.

Ce cri, cent mille voix le répètent,
Dans tous les yeux brillent des éclairs.
Pieux et fort, le jeune enfant de l'Allemagne
Protégera le sol sacré de la frontière.

Que dans la mort, mon cœur se brise
Tu n'en deviendras pas français pour cela.
Comme entre tes rives court l'onde abondante,
Ainsi l'Allemagne est riche d'un héroïque sang.

Et son regard s'élève vers la voûte d'azur [taille.
D'où le contemplant les héros tombés sur le champ de ba-
Avec une joie fière et guerrière, il prononce ce serment :
O Rhin, comme mon cœur, allemand tu resteras.

Tant qu'une goutte de sang brûlera dans mes veines,
Tant que ma main maniera l'épée,
Tant que mon bras portera le fusil,
Nul ennemi ne franchira tes rives.

Le serment a retenti; les flots continuent à couler;
Les drapeaux se déploient et frémissent au vent qui soufflet
Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand !
Demeure en paix, chère Patrie.
Inébranlable et fidèle, la garde veille au bord du Rhin.

Le succès fut immense; il fut plus complet encore quand quelques jours après, un membre de la colonie allemande, nommé Spiess, chanteur distingué et habile pianiste, se mit au piano et improvisant tout à la fois l'air et l'accompagnement, chanta d'une voix pleine et sonore les belles strophes de Schneckenburger. On écouta la première dans un religieux silence, mais, dès la seconde, l'enthousiasme gagnant l'auditoire, on entonna le refrain :

Demeure en paix, chère patrie.
Inébranlable et fière, la garde veille au bord du Rhin.

La mélodie improvisée par Spiess n'a pas été conservée; un compositeur suisse, Mendel, mit plus tard en musique le poème de Schneckenburger; mais c'est au compositeur allemand Charles Wilhelm qu'appartient l'honneur d'avoir écrit l'air qui a retenti à Wœrth et à Wissembourg et qui, par son inspiration simple et patriotique, a fait de la *Wacht am Rhein* un chant populaire et national.

Ce Charles Wilhelm est né le 15 septembre 1815, à Smalkalden, en Thuringe; son père, habile organiste, lui enseigna les éléments de l'art musical. Plus tard, de 1834 à 1836, Wilhelm fut élève de Spohr. Fixé dès 1841 à Crefeld, le jeune compositeur dirigea pendant vingt-quatre ans la Liedertafel de cette ville; c'est pendant cette période de son activité que Wilhelm composa le plus grand nombre de ses œuvres musicales qui ont donné à son nom une légitime popularité. La *Wacht am Rhein* date de 1854.

Depuis 1865, Charles Wilhelm, contraint par la maladie à chercher le repos, vivait complètement retiré dans sa ville natale. Les succès de la *Wacht am Rhein*, s'associant aux succès des armées alle-

mandes, attirèrent de nouveau l'attention sur le compositeur thuringien. Le 28 août 1870 une brillante illumination et l'offre d'une bourgeoisie d'honneur montrèrent au musicien de Smalkalden que son nom n'était pas oublié. En outre, une souscription nationale lui permit de jouir durant les dernières années de sa vie du repos dont il sentait depuis longtemps le besoin. Rappelons enfin qu'immédiatement après les premières victoires remportées par la Prusse, la reine (aujourd'hui impératrice) Augusta adressa à l'auteur de la *Wacht am Rhein* une médaille d'or sur laquelle était gravé le buste du roi Guillaume; au revers se lisait le chiffre 1870 entouré d'une couronne de lauriers.

La veuve de Max Schneckeburger fut l'objet d'une distinction analogue; quant au directeur de la fonderie de fer de Berthoud, il est mort en 1851 avant d'avoir atteint sa quarantième année; il n'a pas laissé d'autre poésie que la *Wacht am Rhein*; comme Rouget de l'Isle, Schneckeburger n'était point poète de métier; un jour, la flamme d'un ardent patriotisme, brûlant dans son cœur, le fit poète.

Charles Wilhelm a terminé sa carrière le 26 août 1873, à Smalkalden, entouré du respect et de l'affection de ses compatriotes. E. R.

L'incourâ et l'inguenôt.

On païsan qu'allavé menâ cauquiers quartérons de granna ao martsî, trottâvé tot balamenet sur la route et rattrappâ on incurâ que caminâvé en sédient lo boo dâo tsemin po ne pas trâo brassâ la pussa.

— Volliâi-vo montâ, monsu, que fe lo païsan?

— Oh grand maci, cein ne sarâ pas de refus, kâ su destrâ mafi.

Et lo tserrotton arrêté sa cavala tandique l'incourâ s'aguelhiè su lo tsai, iô se chîté su lo banc decouté li.

Hiu! Bronna! fe lo païsan et la bête reinmodé.

Adon coumeinciron pè djâzâ de la pliodze et dâo bio temps, dâo prix dâi truffès et dâo lacé et dâi Turcs; après quiet quand l'uront prâo dévezâ dâi z'afférés de stu mondo, l'incourâ fe ao païsan:

— Parait que vo z'êtes bon catholiquo l'ami!

— Et porquière?

— Pâceque vo m'âi fé montâ su voutron tsai, mè que su dans la religiion.

— Eh bin perdenâ-mè, monsu, ye su protestant.

— Ah! vo z'êtes on inguenôt!!!

Et l'incourâ se cougnâ contrè lo bet dâo ban ein faseint 'na grimace que cein lâi fasâi 'na drola de frimousse et guegnivè de coté lo païsan que lâi semblâvé tot d'un coup que cheintâi mau, et sè peinsâ: « faut-te décheindrè ao que dâo tonaire faut-te féré? » et sè dese: « na! faut mî tâtsî dé lo converti et se lo pu accrotsî à Satan, cein me sarâ comptâ. » C'étâi on devezâ de bin brav'homme. Adon fe à l'autro: « Eh bin, accutâ m'n'ami vo mé semblâ on bouneinfant mâ l'est damâdzo que vo z'allâ tot drai contrè l'enfai, iô vo sédé qu'on n'est pas à noce. Mè

fâ maubin, et voudré tant poâi féré oquiè por vo, po vo gravâ d'allâ vo féré freccassî pè lo diablo.

— Et porquière lâi âodré-yo?

— Eh! pourro misérâblio, pâce que vo z'êtes on inguenôt. Vâidè-vo, lâi a dou tsemins po allâ ao ciet, on bon et on crouïo. Lo bon, l'est po cliâo que vignon à la messa et que sè confesson, que cein vo fâ allâ tot drâi ein paradis, tandique lo crouïo l'est po lè z'inguenôts et po cliâo de pè Dzenèva, qu'on fâ tot cein bouli dein lè grantès tsaudâirès à Lucifai, que cein fâ veni ein tsai de dzenelhie rein què de lâi peinsâ, et voudré tant poâi vo sauvâ, que cein est portant rudo ési se vo volliâi.

— Et que foudràî te féré?

— Foudràî veni dein noutre n'Eglise et vo converti, sein quiet ia bin dâo mau por vo. Vo faut réfléchi.

— Eh! monsu l'incourâ: y'é tot réfléchi que vu réfléchi. Su trâo vilho po tzandzi et pi ne crayo pas que cein aulè tot à fé coumeint vo ditès. Compto que quand on va ao ciet, l'est tot coumeint quand on va ao martsî; kâ ia assebin dou tsemins po veni du tsi no: lo bon, que l'est la novalla route et, lo crouïo que l'est la vilhie qu'à dâi roussins d'n'a prévondiâo de la metsance, iô on passè tot parâi cauquière iadzo et quand on arrevè dézo la grenetta, cliâo qu'atsiton ne demâdon pas pè quin tsemin on est venu; se la martchandi est bouna, la pâyon la méma tsouza et m'émagino qu'avoué lo bon Dieu, cein vâo être tot parâi; ne vâo pas vouâiti ao tsemin iô on a passâ; s'on est onna brâva dzein, l'est tot cein qu'ein faut. C.-C. D.

BALSAMO VENTRILOQUE

On sait quelle célébrité Joseph Basalmo avait acquise au XVIII^e siècle par ses guérisons surnaturelles et ses prétendus miracles. Bien que les épisodes les plus fameux de son existence aient été bien souvent racontés, on est loin d'avoir épuisé toute la mine. Il n'y avait pas d'imposture, pas de jonglerie qui ne fût familière à ce roi des aventuriers et des thaumaturges, et il savait les mettre en œuvre avec une audace, un art et un à-propos dont jamais n'approcha la tourbe de ses imitateurs.

On pourra en juger par l'anecdote suivante, peu connue, mais parfaitement authentique. Elle donne la mesure de l'homme.

A dix-sept ans, Basalmo jouissait déjà dans Palerme, sa ville natale, d'une assez jolie réputation de sorcier.

Le récit de ses hauts faits parvint bientôt aux oreilles d'un certain Murano ou Marano, vieil orfèvre d'une avarice sordide et même quelque peu usurier, au dire des mauvaises langues.

Bien qu'en sa double qualité d'avare et d'usurier, ce Murano dût être pourvu d'une dose respectable de méfiance, il s'était laissé duper comme un enfant par de prétendus chercheurs de la pierre philosophale. La cupidité, cette fois l'avait emporté sur la prudence.

L'idée lui vint de recourir à Basalmo pour réparer ses pertes.

C'était bien s'adresser.

Basalmo connaissait son homme; il l'accueillit à ravir et lui promit, non-seulement de le faire rentrer dans ses folles avances, mais de le rendre riche à jamais, s'il se soumettait avec une foi aveugle à toutes ses prescriptions.